

# LAWRENCE D'ARABIE de ANTHONY NUTTING

## Lawrence of Arabie : The man and the motive

by Hollis and Carter

The Sunday Times a publié les 10 et 17 septembre 1961 d'importants extraits d'un livre d'Anthony Nutting qui s'efforce, après beaucoup d'autres, de résoudre l'énigme Lawrence.

On sait que Thomas Edward était né le 16 août 1888, à la fin de l'ère victorienne, de l'union d'un authentique baronnet avec l'institutrice de ses enfants légitimes. Bien qu'il eût pris toutes les apparences de la régularité, ce faux ménage vivait donc en marge de son milieu puritain et traditionnaliste. Précocement intelligent, très sensible et très fier, imprégné à son insu des préjugés de l'Angleterre traditionnaliste du XIXe siècle, le jeune Thomas Edward fut profondément blessé quand il découvrit la situation irrégulière de ses parents : cette blessure secrète l'aurait entraîné à vouloir, par « compensation », se montrer supérieur à l'humanité entière, à réaliser le rêve antique de l'union heureuse de la volonté et du pouvoir.

Son horreur de l'amour physique aurait été portée à son comble par une autre épreuve qu'il a évoquée dans une page des Sept Piliers de la Sagesse, à peu près unique dans la littérature.

Au cours de l'expédition de Deraa, en novembre 1917, Thomas Edward, vêtu de haillons orientaux, fut arrêté par une patrouille turque, qui le prit pour un déserteur et le conduisit au commandant, un bey énorme, qui essaya de le posséder. L'Anglais s'étant défendu, le Turc le fit maintenir, lui déchira le cou de ses dents et lui lacéra le long des côtes avec une baïonnette, puis il l'abandonna à ses hommes, qui le fouettèrent et le violèrent. Jeté ensuite dans un débarras, Lawrence trouva des hardes minables, se glissa au dehors, parvint à rejoindre ses compagnons restés dans la banlieue de la ville et regagna Azrak. Telles sont du moins les grandes lignes du récit détaillé que fait Thomas Edward de cette scène comparable aux abominations exquises des romans de la « Série Noire », mais contés par la victime.

Anthony Nutting est sceptique sur l'authenticité de l'anecdote. « Il semble incroyable qu'après une telle torture il ait pu, au bout de quelques heures, retrouver assez de force pour s'échapper et retourner jusqu'à ses amis, courant, selon son propre récit, 300 miles à dos de chameau en soixante-dix heures dès le lendemain de son supplice. »

Déjà Richard Aldington, dans son ouvrage Lawrence l'imposteur, dont la traduction française a paru chez Amiot Dumont à la fin de 1954, avait mis en doute le récit de Lawrence. Selon cet auteur, dont les attaques contre Lawrence se sont d'ailleurs souvent révélées injustes, Thomas Edward aurait admis dans une lettre adressée à Mrs. G. B. Shaw qu'en réalité il avait bien été violé par le bey. Mais cette lettre, pense Mr. Nutting, n'a jamais été retrouvée (1).

Dans sa pièce, Ross (c'est le nom sous lequel le colonel Lawrence en 1922 s'engagea dans la R.A.F. comme simple soldat), pièce traduite en français sous le titre Lawrence d'Arabie, TERENCE RATTIGAN est allé jusqu'à soutenir que le bey aurait sciemment violé Lawrence en sachant qu'il était homosexuel, afin de briser sa volonté en l'obligeant à prendre du plaisir malgré lui! Mais il est hors de doute que le bey ignorait à qui il avait affaire. S'il avait découvert l'identité de son prisonnier, dont la tête était mise à prix, il l'aurait fait exécuter après des supplices pires encore. La théorie de TERENCE RATTIGAN ne repose sur aucune base historique.

En réalité, l'histoire de Deraa demeure une énigme « Lawrence ne confia jamais la vérité sur ce sujet à personne et mourut en emportant ce secret dans la tombe. »

Qu'y a-t-il, se demande Nutting, « à la racine de l'énigme Lawrence » ?

La réponse est probablement donnée par la démission de celui qu'on devait appeler « l'émir de La Mecque », « le roi sans couronne de l'Arabie », et son entrée à la R.A.F. comme simple soldat. Songeons qu'au sommet de sa puissance, à la mi-mars 1918, le lieutenant-colonel Lawrence était le conseiller le plus écouté de Fayçal. Il était à la tête d'une armée arabe d'environ 3.000 hommes ; sa garde personnelle comportait 80 guerriers ; il disposait de 700 chameaux du corps de transport britannique et d'un crédit de 300.000 livres. « Lui-même, dit Willy Bourgeois, portait des robes de pure soie blanche et un manteau de laine de même couleur, brodé de fils d'or et d'argent. Son voile de tête était fixé par une torsade de soie rouge ornée d'anneaux d'or massif. » (Lawrence, roi secret de l'Arabie.) Lors de son arrivée à Damas, il avait reçu un accueil triomphal. Les rues grouillaient d'une foule énorme et enthousiaste. Des toits tombaient des tapis et des fleurs. Les hommes lançaient leurs turbans en l'air et les femmes déchiraient leurs voiles. Et c'est cet homme prestigieux qui, en 1922, ne veut plus être qu'un numéro. Les journalistes curieux le découvrent faisant la vaisselle au mess des Sous-Officiers.

« On a souvent cherché à expliquer cette énigme, dit Nutting, en affirmant que Lawrence était un homosexuel torturé : mais personne n'a jamais produit la moindre preuve à l'appui de cette affirmation. »

Il n'y eut pas l'ombre d'une allusion à ce sujet pendant le temps que Lawrence passa à la R.A.F., et David Garnett affirme avoir vu une lettre de Lawrence dans laquelle celui-ci affirmait que l'idée des relations homosexuelles lui répugnait physiquement.

« Sa bâtardise le rendait hostile à toute idée de sexe..., il avait horreur du contact physique avec qui que ce fût. » Voilà le pauvre Lawrence rapidement classé parmi les insexuels !

On a parlé de son amour malheureux pour Miss Sarah Aaronsar, mais c'est de la fantaisie : les dates ne coïncident pas. Vis-à-vis des femmes, il fut chaste autant qu'un moine.

Reste l'énigme posée par S.A. le « Begetter », cet être dont l'amour aurait dominé la vie de Lawrence, et dont nous ne connaissons que les initiales. Les Sept Piliers s'ouvrent par un poème admirable dans lequel l'auteur s'adresse à ce dédicataire inconnu pour lequel il déclare avoir réalisé ses exploits et dont il pleure la mort au moment de la victoire :

« Je t'aimais..., l'amour, las de ta route, tâtonna jusqu'à ton corps notre bref salaire... »

Robert Graves et A. W. Lawrence identifient S.A. à Sheik Ahmed avec lequel Thomas Edward aurait eu un « blond brotherhood », un pacte de fraternité, avec lequel aussi il cohabita à Carchemisch, voyagea en Syrie et au Sinaï et auquel, sans crainte de révolter cinquante passions imbéciles, il fit faire un séjour à Oxford. Ce petit chamelier, mort du typhus en 1918, est à la source de ce qu'a fait « Sidi Lawrence » pour le peuple arabe. Tel n'est pas l'avis de Nutting qui, voyant en Lawrence une sorte de séminariste sirupeux de chasteté, soutient intrépidement que l'être pour lequel fut écrit le poème – dédicace passionné des Sept Piliers -- fut un être imaginaire, un symbole.

Où faut-il donc chercher le secret du caractère de Lawrence ? Dans son masochisme, répond Nutting. Lawrence aimait se mortifier physiquement. Il éprouvait du plaisir à être humilié. De là sa spectaculaire « recherche de l'abjection » quand, après avoir mené à la victoire la révolte arabe, il entra à la R.A.F. comme simple soldat, sous le nom peu voyant de John Ross.

L'adorable souffrance découverte à Deraa, en lui révélant son anormale convoitise d'un paradis de tortures, l'avait affolé. Il raconta et avoua cela dans la première édition de son livre, mais ce passage fut ensuite supprimé. A partir de cette révélation de l'anomalie de sa personnalité il fut un homme changé. Il cessa de croire à sa « mission » surhumaine, et, quand son entreprise de la création d'un empire arabe s'effondra, il s'effondra avec elle.

Le mérite de Nutting c'est d'insister sur deux traits importants de la personnalité de Lawrence : son obsession au sujet de l'illégitimité de sa naissance, qui le jeta en dehors des voies communes, et son masochisme. Déjà Jean Béraud-Villars, dans *Le Colonel Lawrence ou la Recherche de l'Absolu* (Albin Michel), soulignait que Thomas Edward, né dans un milieu essentiellement victorien (un cloaque de bêtise) !, devait garder dans ses pensées les plus audacieuses certains préjugés d'un Anglais de 1900. Béraud-Villars imagine la mère de Thomas Edward « prude, aussi peu faite que possible pour une situation irrégulière, hantée par l'idée de sa faute, s'efforçant d'élever ses enfants suivant des principes opposés ». Quant au masochisme de Lawrence, il ne peut manquer de frapper le lecteur de la description du festin de tortures de Deraa (2).

Mais a-t-on le droit d'affirmer que la bâtardise rendait l'Aventurier hostile à toute idée de sexe ? Lawrence lui-même, par ses écrits, n'a-t-il pas fait naître des soupçons précis sur son homosexualité ? S'il n'y eut pas de ragots pendant son passage à la R.A.F., il y en eut pendant la guerre et Bremond y fait une allusion (Cf. Béraud-Villars, p. 352).

A-t-on le droit, d'autre part, d'expliquer les démarches d'une personnalité aussi riche par son masochisme inconscient ou par son homosexualité ? Un caractère est « une perspective irréductible sur les valeurs » (Paul Ricœur) qui ne s'explique jamais complètement. Jung a montré qu'il existait en l'homme une sorte d'équilibre entre la partie lumineuse et la partie obscure de la personnalité.

La victime consentante de la nuit prend largement sa revanche le jour, n'en doutez pas.

« De même que tout homme héberge, dans les recoins de sa conscience, un sadique en puissance, de même, en chacun de nous, le rêve fou du masochisme ne demande qu'à s'épanouir », écrivait récemment Michel Caen dans *Midi Minuit fantastique* (n°2).

Mais pourquoi vouloir toujours expliquer le supérieur par l'inférieur ? Thomas Edward Lawrence est un mystique. Il a entendu gronder à ses oreilles l'avertissement terrible de l'Ecclésiaste :

« Puis j'ai considéré toutes mes œuvres que mes mains avaient faites et le labeur que leur exécution m'avait coûté ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent ; il n'y a aucun profit sous le soleil. »

(Ecclésiaste, chap. II, 11 – édit. Crampon, p. 850)

Notons que l'Ecclésiaste n'est point l'œuvre d'un masochiste, mais du Roi Salomon, qui avait eu sept cents femmes princières et trois cents concubines !

Je suis persuadé que la R.A.F. fut pour Lawrence, quand il eut constaté la défection des Alliés à la cause du peuple Arabe, ce que fut la Trappe pour Rancé, quand, venu joyeux à un rendez-vous d'amour il eut contemplé le corps de sa maîtresse déchiré par les embaumeurs : la R.A.F. fut un volant exerçant par des rythmes sociaux une action régulatrice sur son âme convulsée.

Lawrence et Rancé, en leur gloire de misères, peuvent cacher un certain masochisme : la conscience n'est jamais simple. Mais on peut supposer avec davantage de raison que l'ensevelissement au cloître ou à l'armée est l'achèvement d'un cycle, l'accès à un autre plan (3).

« Et toi, âme confiante, retourne à ton Seigneur, contente de lui, qui est content de toi », dit le Koran (4).

Et l'homosexualité de Lawrence ! On n'a pas de preuve, dit Nutting. Comme s'il était fréquent d'en trouver en un tel domaine ! Chacun sait que les preuves sont l'exception et que l'historien doit se contenter le plus souvent d'apprécier des probabilités. Roger Stéphane, pour Lawrence, l'a fait d'une manière définitive. L'intimité avec Sheik Ahmed avait un incontestable fond Gidien. Et qu'on n'objecte pas la modestie de la condition d'Ahmed ! Les homosexuels sont les seuls vrais démocrates : ils savent que la valeur d'un être n'a souvent rien à voir avec sa place dans la hiérarchie sociale (5). A qui fera-t-on croire que les vers passionnés sur lesquels s'ouvre l'ouvrage de Lawrence s'adressent à un souffle de vent ? Que c'est simple hasard si,

dès la deuxième page, Thomas Edward explique et justifie les habitudes homosexuelles chez les soldats qui se battaient au désert ? Et comment contester le plaisir qu'il prendra plus tard à relater l'amitié particulière de Farradj et de Daoud ?

« Il dit « nos hommes » et l'on sent qu'il est tout près de dire « nous » et parle avec une ferveur gênante (sic) des joies de ces amis frissonnant dans un creux de sable », écrit Béraud-Villars (6).

Comme Gide, Lawrence était de ces homosexuels qui se contentent d'un « bref salaire ». Mais s'il a « tracé en étoiles sa volonté dans le ciel », c'était afin de gagner pour l'humble dédicataire des Sept Piliers, son frère d'élection, la liberté.

(1) Dans le Sunday Times du 24 septembre 1961, un lecteur de Liverpool, Mr. K. J. Fielding, signale que la lettre de Lawrence à Mrs. Bernard Shaw n'est pas perdue comme le croit Mr. Nutting. Elle est au British Muséum avec toute la correspondance de Mrs. Shaw, et date du 26 mars 1924. Elle dit ceci : « Cette nuit-là..., par peur de la souffrance ou plutôt pour gagner cinq minutes de répit d'une torture qui me rendait fou, j'ai abandonné la seule possession que tout homme ait en naissant, mon intégrité corporelle... Depuis lors cela me poursuit..., même après la mort, les âmes pures me crieront : Impur, impur ! » Cher et infortuné Thomas Edward ! Fallait-il qu'il t'ait marqué le despotisme abêtissant de ton époque victorienne ! On te souhaiterait (si les puritains étaient admis au Paradis !) le vocabulaire de L. F. Céline pour répondre à ces ectoplasmiques radoteux : « ... Ils me voient pas beau ?... S'ils se voyaient comme je les vois ! ça serait atomique la façon qu'ils se feraient sauter..., bouffées de neutrons !... l'horreur du hideux !... têtes ! Ames ! Culs !... oui !... oui !... » (D'un château l'autre.)

(2) « Je me souvins plus tard que le caporal m'avait fait lever d'un coup de sa botte cloutée. Je lui souris stupidement : une chaleur délicieuse, probablement sexuelle, se gonflait en moi et me traversait », écrit Thomas Edward dans les Sept Piliers de la Sagesse.

(3) « Le beau corps déchiré gisait dans sa demeure

On entendait pleurer tous bas dans les fossés

On entendait parler tout haut les embaumeurs

Mon pays faut-il que tu meures

Et tout un peuple avait le regard de Rancé. » (Aragon : Les yeux d'Elsa.)

(4) Sourate de l'Europe, 89.

(5) « Œdipe. Apprenez que tout ce qui se classe empeste la mort. Il faut se déclasser, Tirésias, sortir du rang. C'est le signe des chefs d'œuvre et des héros. Un déclassé, voilà ce qui étonne et ce qui règne. »

(Jean Cocteau : La machine infernale. Acte IV.)

(6) Le Canon Maximianus croit moins facilement que Nutting à la chasteté. Sur le point de savoir s'il y a lieu d'interdire les abbés ravagés par la luxure il répond dans sa distinction 81 : « On dit communément que nul ne doit être déposé de sa charge pour fornication, vu que peu se trouvent qui soient exempts de ce vice. »

(Cité par J. K. Huysmans dans Là-bas.)

Arcadie n°111, Serge Talbot (Paul Hillairet), mars 1963